

CHEZ LES TCHOUVACHES

Cinq jours à la découverte d'une république autonome peu connue, située sur les bords de la Volga, avec un guide exceptionnel : le poète Aïgui.

Il y a une trentaine d'années, à l'occasion d'une croisière sur la Volga, j'avais déjà foulé la terre tchouvache. Sur le débarcadère de la capitale de la république autonome, Tchéboksary, j'avais vu pour la première fois de ma vie des gens chaussés de chaussons de tille (ces fameuses *lapti* si souvent rencontrées dans la littérature classique russe et sur les gravures représentant les paysans russes d'autrefois). J'avais aussi visité le marché où se vendaient de hautes bottes de fourrures et des ceintures de tissus multicolores qui me semblaient lui donner comme un air d'Asie. Au musée d'histoire locale, j'appris que le peuple tchouvache avait été jusqu'à la Révolution d'Octobre un des plus analphabètes et des plus soumis de la Russie d'Europe...

Je ne me doutais pas alors qu'un tchouvache puis les Tchouvaches tiendraient tant de place dans ma vie !

Depuis, j'ai fait la connaissance d'Aïgui, poète tchouvache, qui écrit l'essentiel de son œuvre en russe. J'ai traduit ses poèmes : quatre livres publiés en France de 1973 à 1984. Et pour faire pendant (ou réponse) à son excellente *Anthologie de la poésie française* en langue tchouvache (qui lui a valu le prix Desfeuilles de l'Académie française en 1972), Aïgui a constitué une *Anthologie de la poésie tchouvache* dont je dirige la traduction en français. Pour ce travail, Aïgui m'a fourni une abondante documentation sur la langue, l'histoire, la culture, la littérature des Tchouvaches et a écrit lui-même un passionnant essai sur ces questions pour servir d'introduction à cette anthologie. Maintenant que je sais beaucoup plus de choses sur les Tchouvaches, j'ai hâte d'aller voir de mes yeux leur pays, le village natal du poète...



J'en aurai la possibilité à la suite de la seconde rencontre franco-soviétique d'écrivains qui se tint à Moscou au début du mois de juin, grâce à l'obligeance et à la diligence de l'Union des écrivains soviétiques. Et Aïgui nous accompagnera, Simone et moi.

C'EST ainsi que le 8 juin nous prenons tous trois l'avion pour Tchéboksary, la capitale tchouvache. Nous arrivons à 22 heures. Il fait encore jour. Dans l'avion,

il y a des personnages importants, députés au Soviet suprême. Ils sortent les premiers. Invités officiels, nous suivons. De la passerelle, nous apercevons sur la piste un attroupement très coloré, des brassées de fleurs. Nous pensons que c'est pour les dirigeants. Mais non, c'est nous qu'on attend. Nous approchons, des jeunes gens et des jeunes filles en costume national nous offrent sur une serviette brodée le pain et le sel, le président de l'Union





■ Une des seize républiques autonomes rattachées à la Fédération de Russie, située sur la rive droite de la moyenne Volga.

■ 18 300 km² ; 1 315 000 habitants (1982). Capitale Tchéboksary. Population à majorité tchouvache, avec des Russes, des Tatars, des Mordves, des Ukrainiens, des Maris, etc.

■ Le peuple tchouvache s'est essentiellement constitué au XV^e siècle. Parmi ses ancêtres, les Bulgares venus d'Asie centrale, apparentés aux Huns, qui s'installèrent dans le bassin de la Volga au VIII^e siècle. Les Tchouvaches parlent une langue turque.

CHEZ LES TCHOUVACHES

Une hospitalité simple et chaleureuse au village d'Arabous. Au centre, le poète tchouvache Aigui ; à droite, Léon Robel.

▶▶▶

des écrivains tchouvaches Porfiri Afanassiév prononce en tchouvache une allocution de bienvenue. J'entends (et ne cesserai d'entendre durant tout ce séjour) les sons si particuliers de la langue tchouvache, je vois ces visages dont les traits ont conservé à travers les siècles l'empreinte de l'Asie, ces parures qui, surtout chez les jeunes filles, semblent évoquer les casques et les cottes de mailles des guerriers d'autrefois...

Mais la réception n'a rien de guerrier, ni de guindé. D'emblée, nous avons ressenti, malgré le cérémonial, une cordialité sans barrières, simple et directe.

Nos nouveaux amis nous conduisent à la ville, peu distante. Nous sommes installés en plein centre à l'hôtel « Tchouvachia » adorablement vieillot et confortable, dans une « suite » : chambre et salon. Nous dînons en compagnie de nos hôtes. Est venu se joindre à nous Adner Huzangaï que j'ai connu à Moscou. Il est le fils d'un des plus célèbres poètes tchouvaches (Peder Huzangaï), brillant linguiste, arabisant, et excellent critique littéraire. Etabli à présent chez lui, il y est devenu un des plus actifs animateurs de la vie culturelle. Sa femme l'accompagne : Bouriate, elle a un nom trop compliqué, tout le monde l'appelle Galia.

Au bout d'un moment, la conversation est générale. Aucune distance. Qu'ils sont « inoffensifs », qu'ils sont débonnaires nos amis les Huns !



QUEL contraste avec Moscou où nous étions hier encore ! Ici, tout est paisible. Nul ne se hâte. Nul ne se bouscule. Nous suivons la large avenue centrale qui descend en pente douce en direction de la Volga et allons fleurir la statue de Lénine. Ce n'est pas pour les Tchouvaches un haut personnage lointain et quelque peu abstrait, non, il est un peu de la famille. Le père de Lénine, Ilya Ouliainov, était inspecteur de l'Académie de Simbirsk. C'est avec son aide qu'Ivan Iakovlev, fondateur de la culture tchouvache moderne, put faire des études universitaires, maintenir et développer l'école tchouvache qu'il avait créée. Nous allons justement déposer une gerbe au monument à celui qu'on appelle ici avec tendresse et respect le « grand-père de tous les Tchouvaches ». La conception sculpturale et architecturale de ce monument exprime bien le prodigieux effort d'arrachement au sol de cet orphelin, pauvre berger, qui créa l'alphabet tchouvache

moderne en 1871, développa la langue littéraire, forma les premiers intellectuels de son peuple, contribua puissamment à faire reculer l'analphabétisme quasi général.

Lorsqu'en 1918 les nationalistes radicaux voulurent l'écarter de la direction de l'Ecole normale tchouvache, d'instituteurs Lénine qui le connaissait depuis son enfance envoya un télégramme pour le soutenir (avec autorité et avec efficacité, faut-il le dire !).

De là, nous nous rendons dans les jardins qui dévalent vers le quai. C'est le rendez-vous des amoureux ; et au milieu du carrefour des allées sablonneuses se tient la statue de Kestenttin Ivanov, classique de la littérature tchouvache, un jeune homme à l'allure romantique, mort à vingt-cinq ans de tuberculose. A dix-huit ans, il avait écrit toute son œuvre où s'exprime toute la vision du monde traditionnelle des Tchouvaches reconstruite avec une stupéfiante intuition et dans une langue superbe.



A gauche, le père d'Aïgui, dans les années 1930, alors instituteur de village. Ci-contre, l'école tchouvache de Simbirsk (1908). Ci-dessous, les gens de Chai-mourzino, le village natal d'Aïgui, pendant le tournage d'un documentaire.



Sur un vaste espace, est érigé le mémorial aux morts de la Seconde Guerre mondiale. Parmi ceux qui tombèrent au front, il y avait le père d'Aïgui. Depuis la balustrade, l'immense panorama de la Volga, borné à l'horizon par l'autre rive couronnée de forêts. C'est là-bas que s'étendait du X^e au XIII^e siècle le puissant Etat des Bulgares de la Volga à la formation duquel participèrent les tribus tchouvaches. Puis, pour échapper à la soumission à la Horde d'Or et à l'islamisation, elles se sont réfugiées de ce côté-ci du fleuve.

Nous nous rendons à l'Institut tchouvache de langue, littérature, histoire et économie. Le directeur affirme que nous sommes les premiers Français

à être venus en Tchouvachie. Nous nous sentons flattés, terriblement importants. De retour à Paris, je vérifierai. Et je m'apercevrai à mon grand dam que nous avons été précédés par un nommé Charles Rabot (il y a presque cent ans, en 1890 exactement) venu en Russie faire des travaux d'ethnographie sur ce qu'il appelle les « races finnoises ou finno-ougriennes ». Son récit de voyage figure dans le livre *La Russie* publié chez Larousse en 1892. Mais peut-être sommes-nous les premiers depuis la fondation de la république tchouvache ?

J'évoque notre travail sur l'anthologie de la poésie tchouvache qui doit paraître à Paris sous l'égide de l'Unesco. On nous expose le travail de recherche très poussé qui s'effectue ici en linguistique, ethnographie, musicologie, poétique. On nous remet quelques ouvrages remarquables : grand dictionnaire tchouvache-français, album admirablement illustré et commenté sur l'art populaire tchouvache,

étude qui vient tout juste de sortir sur *Les Tchouvaches : processus ethnoculturels contemporains* qui fourmille de renseignements sur la langue, l'habitat, la nourriture, les rites, le folklore, etc. Tout cela témoigne d'une vitalité ethnique que nous allons vérifier sur le terrain. Des échanges scientifiques et universitaires avec la France sont vivement souhaités.

Le lendemain, nous sommes reçus dès le matin par le premier secrétaire du Comité régional du Parti, I. Prokopiev. Il nous explique qu'il n'y a guère de nationalisme ni d'hostilité inter-ethnique en Tchouvachie, notamment parce que les Tchouvaches restent largement majoritaires dans la République, que leur langue et leurs traditions sont dans l'ensemble très bien préservées. Il évoque la perestroïka, la préparation de la Conférence du Parti. Il vient justement de la plus grande entreprise industrielle de la ville qui a élu comme délégués les militants les



CHEZ LES TCHOUVACHES

►►►

plus favorables à la nouvelle politique et a résolument demandé que les dirigeants de tous échelons ne puissent pas être élus pour plus de deux mandats successifs. I. Prokopiev apporte son soutien le plus chaleureux à tout ce qui pourrait contribuer à une connaissance réciproque des Français et des Tchouvaches.

Au musée d'histoire locale : évolution du peuplement du territoire depuis la préhistoire ; habitat traditionnel reconstitué ; magnifiques broderies anciennes ; guerriers tchouvaches, alliés de la Russie, participant à la prise de Kazan, capitale tatare, sous Ivan le Terrible aux révoltes de Stépane Razine, plus tard de Pougatchev. Plus près de nous, Tchapaïev, héros célèbre de la guerre civile, Nikolaïev, le cosmonaute, enfants du pays.

Puis, dans un auditorium, nous avons une nouvelle rencontre avec les universitaires, écrivains, artistes tchouvaches. Lecture de poèmes. Questions et réponses sur la vie intellectuelle en France. Un vieux monsieur se lève et demande très gentiment à Simone : « Ce qui m'intéresserait, c'est que vous nous racontiez votre vie, madame. » Ce qu'elle fait de bonne grâce. Tel est le sentiment de « parenté », de « fraternité » tchouvache, sans apprêts. De même le geste de la poétesse Sarbi, une des plus populaires de Tchouvachie, rencontrée déjà la veille : « Vous ressemblez beaucoup à une femme tchouvache, alors je vous ai apporté une robe brodée nationale ! »

Le lendemain matin, nous partons en voiture pour Chaïmourzino, le village natal d'Aïgui. Pour l'atteindre, il nous faut traverser toute la Tchouvachie, du nord au sud. La route est bordée le plus souvent de belles forêts qui ont l'air très bien entretenues. Nous roulons sur un plateau vallonné coupé par endroits de ces profonds ravins où les ancêtres des Tchouvaches allaient trouver refuge.

Nous arrivons au village tatare de Shihirdany, aux coquettes maisons peintes de couleurs vives. On nous offre le thé à la maison de la culture, dont le responsable est poète et sur notre instance nous dit de ses vers. Il nous explique aussi que les relations inter-ethniques sont excellentes. Porfiri Afanassiev, qui est né dans un village tchouvache de la République tatare voisine, me le confirme. En dépit des conflits du passé et bien que les Tchouvaches soient de tradition chrétienne et les Tatars de culture islamique, ils vivent en bonne intelligence. Mais dans des villages distincts. Il en va de même des Russes ou Maris (qui, eux, sont un peuple finno-ougrien). Au village tchouvache, les gens nous diront : « Ce sont de braves gens, plus débrouillards que nous pour vendre leurs produits et qui nous aident à écouler les nôtres. »

Arrivée à Chaïmourzino. Tout le village est là qui nous attend. Selon la coutume, on nous offre le pain et le sel de bienvenue et la bière rituelle, brassée en notre honneur. Les jeunes en costume national, les vieilles gens nous saluent comme si nous étions des parents proches revenus d'un long voyage.

Dans la salle des fêtes de l'école, se réunissent les enseignants, les élèves, auxquels se sont joints des grands-parents, des parents, parfois avec de tout jeunes enfants. Je dis quelle



Les Tchouvaches ont embrassé la religion orthodoxe au milieu du XVIII^e siècle. Mais les cultes païens ont subsisté encore longtemps dans les campagnes. (Ci-dessous, une cérémonie sacrificielle vers 1930). Parmi les deux païens, Ana Touri, la déesse des labours (ci-dessus).

chance c'est pour cette école d'avoir eu pour élève un très grand poète, aujourd'hui mondialement connu, partout traduit. Et enfin reconnu dans son pays. On m'écoute avec une très grande attention, je dirai même avec ferveur. Durant deux heures, Aïgui et moi allons dire des vers, répondre aux questions sans que nul ne donne le moindre signe de fatigue.

On nous conduit en dehors du village, au cimetière où repose la mère d'Aïgui. Etrange cimetière qui est comme une sorte de parc un peu sauvage ; chaque tombe est un minuscule enclos avec un monument de bois auquel deux planches en pente font un petit toit. Là encore, à l'offrande des fleurs s'ajoutent des libations rituelles. Comme nous sortons, Aïgui nous montre le vaste champ si souvent présent dans ses poèmes, la forêt épaisse et sombre fermant l'horizon et, de l'autre côté, isolé au milieu des champs, le *kérémet*, le grand arbre sacrificiel où les villageois venaient autrefois faire leurs dévotions. Les rites ancestraux avaient subsisté sous la christianisation. On me dit que jusqu'à nos jours il reste deux ou trois villages



où la tradition païenne s'est maintenue. La mère d'Aïgui descendait d'une lignée de « bons sorciers ».

Nous partons pour la forêt où les apiculteurs nous ont préparé un déjeuner. Une jolie cabane de bois, des bancs tout autour de la clairière, dans un creux ménagé dans la terre d'énormes bûches qui flambent sous un chaudron de fonte suspendu à un trépied, et une grande table rustique. Un peu plus loin sous le couvert, des braises sur lesquelles rôissent d'énormes brochettes. Les apiculteurs, auxquels se sont joints quelques amis du village, nous offrent l'hydromel, la bière légère, les gâteaux de cire. Tout en nous régaland de soupe parfumée où nagent les *salma*, pâtes courtes et dodues, de viande grillée, de savoureux pain paysan, de concombres, de tomates, de beurre du crû, nous écoutons de vieux chants tchouvaches interprétés par Migoulaï où la mélodie prend soudain comme un accent de Chine. Puis, Aïgui et ses amis nous initient à de trépidantes danses populaires.

Beaucoup de gens souhaitaient nous recevoir chez eux comme ce couple d'enseignants, dont le mari était avec nous dans la clairière et jouait de l'accordéon.

On se déchausse et on entre en

chaussettes. L'intérieur est spacieux, clair, bien meublé. Une grande tapisserie aux couleurs éclatantes faite par la maîtresse de maison orne le mur au-dessus du divan. Il y a beaucoup de broderies, coussins, rideaux, chemin de table. On nous offre une boisson faite de baies écrasées. Puis on se met à table pour goûter la production de nos hôtes qui pour être enseignants n'en cultivent pas moins : pommes de terre chaudes, beurre maison, pâtés à la viande, gâteaux. Nous sommes encore attablés qu'on vient nous chercher de la maison d'en face. Impossible de refuser : c'est de la part du vieux maître d'Aïgui.

C'est un octogénaire très digne, très droit. Il est entouré de nombreux fils, beaux-fils, belles-filles. La maison à étage, vaste, abrite plusieurs générations. Il faut encore consommer un abondant repas, boire, prononcer des toasts et c'est de bon cœur, tant nos hôtes rayonnent de bonté et de joie. Le vieux maître me montre les méthodes qu'il a élaborées, les tableaux grammaticaux qu'il a fabriqués de ses mains pour l'enseignement de la langue tchouvache et parle avec fierté des élèves qu'il a eus et tout particulièrement de celui qui nous a amenés chez lui. Et quel respect l'entoure !

VUS PAR DUMAS

« **D** EPUIS le village de Liscovo, une nouvelle population était apparue à nos yeux. Elle se composait d'espèces de Bohémiens parlant une langue à part, qui n'était ni le russe, ni le tatar, ni le kalmouk. La seule industrie de ces malheureux est de traîner à la remorque des bateaux de marchandises qui descendent et qui remontent le Volga, c'est-à-dire de faire le métier que font chez nous les chevaux de halage : leur nombre est mesuré au tonnage des bâtiments qu'ils remorquent : j'en ai compté jusqu'à quarante attelés à cette rude besogne. Ils reçoivent pour douze heures de travail douze kopeks, dix sous à peu près. On les nomme *tchouvachs* et ils ont, à ce que nous assura le capitaine du *Lotsman*, une capitale nommée Tchébocksari. Je les crois d'origine finnoise, presque tous sont chrétiens. Leur costume est une simple chemise de grosse toile grise bordée de rouge avec un pantalon qui leur vient jusqu'au genou. Je leur ai toujours vu les jambes et la tête nues. Au milieu des troubles, qui ont agité le 16^e siècle en Russie, cette petite colonie venue un jour d'on ne sait où s'est établie entre Nijni et Kasan et, inoffensive, est restée là, ne se mêlant aucunement aux autres populations, conservant sa vieille langue, observant ses mœurs antiques et n'exerçant pas d'autre profession que celle de remorqueur de bateaux. »

Alexandre Dumas,
(*Voyage en Russie*)

A la tombée de la nuit, à l'heure où les travaux des champs sont terminés, nous nous rendons à la maison de la culture. Tout le village est là pour nous entendre dans la salle archicomble. Bien sûr, ce n'est pas tous les jours que des Français viennent parler à Chaïmourzino. Mais ce qu'on ressent, ce n'est pas la curiosité, c'est une émotion vraie. Je suis heureux de dire le rôle immense joué par Aïgui, d'abord par son œuvre poétique. C'est grâce à elle, parce qu'ils l'admirent, que tant de gens ont su qu'existaient les Tchouvaches. Mais aussi il a tant fait par ses anthologies pour faire connaître la poésie française dans son pays natal, la poésie (et avec elle la culture) tchouvaches en France. Longtemps, cette activité exemplaire poursuivie dans les conditions les plus difficiles s'est heurtée ici et à Moscou à des obstacles artificiels. Il faut se réjouir que ces temps soient passés. Le président des écri-

▶▶▶

Les toiles de Mittov évoquent puissamment, de façon à la fois naïve et savante, la vie traditionnelle des Tchouvaches (*Dîner dans le Jardin*, 1965).

CHEZ LES TCHOUVACHES

►►►

vains tchouvaches remet à Aïgui (et à moi par la même occasion) un diplôme d'honneur. Dans la plus belle humeur les discours sont suivis de lecture de poèmes et de traductions réciproques.

Lorsque nous sortons, sur un pré adjacent, a commencé une ronde, une de ces fameuses rondes tchouvaches lentes, légères, majestueuses. Nous ne restons pas longtemps spectateurs. Des paysans, des paysannes, parfois en costume national, viennent résolument nous tirer hors de la foule, nous entraînent. Ce sont ensuite des rythmes plus vifs, des pas plus complexes. Et cela dure tant que tout le monde n'est pas hors d'haleine. Les vieilles personnes ne sont pas les moins endiablées.

L'hospitalité de Chaïmourzino est généreuse. Il nous faut encore aller souper à l'autre bout du village chez des parents d'Aïgui. La maison est plus rustique, mais très accueillante. Cela fait une très grande tablée, beaucoup de plats nationaux, beaucoup de toasts. Aucune gêne. On se parle comme si on se connaissait depuis toujours. Vers deux heures du matin, nous commençons à succomber à la fatigue. On nous ramène dormir à la maison du vieux maître. Comme nous sortons, nous voyons une maison éclairée, d'où s'échappent des flots de rock. Ce sont des jeunes, c'est une noce. Quel contraste !

LE chant du coq nous a réveillés. Nous sortons dans le pré-rue et y retrouvons quelques-uns de nos nouveaux amis. Comme nos autres autres compagnons se sont couchés au matin, ils tardent à venir. En les attendant, nous devisons, assis sur de beaux tas de bûches de bouleau.

« J'aurais pu aller travailler à la ville, dit un enseignant, mais j'ai préféré rester : l'air est pur, la nourriture abondante, les enfants ne sont jamais malades. Et, surtout, ici nous sommes une grande famille, tout le monde se connaît et se soutient. »

Sa femme, cependant, explique à Simone que si on ne voyait pas beaucoup de jeunes femmes de vingt à vingt-cinq ans au village, c'est que, ayant souvent fait des études plus poussées, elles ne trouvent guère d'emplois appropriés sur place.

Nos amis arrivent enfin et on vient nous chercher pour aller prendre un



Lithographie du 18^e siècle représentant des femmes tchouvaches en costume traditionnel. La coiffe, en forme de casque, avec ou sans « queue », ornée de monnaies, en est un des éléments essentiels.

« petit » déjeuner chez la plus proche cousine d'Aïgui, tout sourire sous son fichu. Après avoir porté des toasts de santé et fait honneur aux plats dans la mesure de nos forces, nous sortons les premiers. Un groupe de femmes du village est là à nous attendre. Effleurements affectueux, bons sourires. Et soudain elles entonnent un chant d'adieu, grave et doux, si prenant que nous avons de la peine à retenir nos larmes.

C'est ensuite le village d'Arabous où se trouve la tombe de Vasléi Mitta, un des plus grands poètes tchouvaches. A l'entrée du village, c'est le cérémonial habituel de bienvenue. On entend chanter une alouette : je rappelle que c'est par ce chant que les Gaulois se reconnaissaient frères. Une foule se joint à nous : c'est tout le village qui nous accompagne au cimetière. Je vais lire en français quelques poèmes de Mitta sur sa tombe, dont son *Épitaphe*. On évoque Baudelaire et l'un des présents prélève sur la tombe (un tertre couvert de hauts fraisiers sauvages) une poignée de terre noire et me demande d'aller la déposer sur la tombe de Baudelaire. Ce qui fut fait le 8 septembre au cimetière Montparnasse en présence de poètes et d'écrivains français.

Représentés à Tchéboksary par la même route, nous sommes invités à visiter les ateliers voisins de deux peintres. Nous voici d'abord chez Elli Iouriev qui nous a accompagné depuis notre arrivée. Il pratique avec virtuosité toutes les disciplines : gravure, peinture, dessin, illustrations. On lui doit entre autres les armoiries de la ville de Tchéboksary.

Nous voyons aussi l'atelier de Praski Vitti qui, dans ses toiles, ses grandes fresques, ses émaux, ses lithographies, allie à une conception résolument moderne des éléments décoratifs et thé-

matiques empruntés à la plus ancienne culture tchouvache (notamment aux anciennes broderies). Une discussion passionnée s'engage lorsque Praski Vitti nie tout apport positif du christianisme et prône un retour aux valeurs de la Tchouvachie païenne.

Notre dernière soirée tchouvache, nous la passons chez Adner et Galia Huzangai. Leur petit Pétia a confectionné un petit drapeau français et un petit drapeau tchouvache en papier que tous les présents signent, j'ai gardé bien sûr le petit drapeau tchouvache.

Tout en dégustant (internationalisme oblige) de succulents raviolis bouriates confectionnés par Galia, nous parlons de ce si bref séjour qui nous a enrichi de tant d'impressions. De solides liens se sont noués. Des projets de travail, de rencontres s'ébauchent et vivront.

Ces Huns-là, c'est avec joie que nous irons les attendre aux murailles de Lutèce ! ■

Léon ROBEL

■ Le poète Aïgui se rendra en France en décembre à l'occasion des Rencontres de Grenoble sur la poésie russe du 20^e siècle organisées par le CREAC (Centre de création, de recherche et des cultures).

Une soirée lui sera consacrée au Petit-Odéon le 12 décembre à 18 h 30 avec la participation du poète, d'Antoine Vitez, Nathalie Nerval, Catherine Salvat et Léon Robel.

Enfin, des soirées poésie auront lieu au Centre Georges Pompidou les 11 et 12 décembre avec, outre Aïgui, plusieurs poètes soviétiques (Souleïmenov, Voznessenski, etc.).